

Nu je suis sorti du sein de ma
mère et nu j'y retournerai.

JOB 1:21

Tu m'as appelé, avant de continuer à mourir. Je t'avais amenée à ton travail comme toujours, pour que tu fasses tes trois heures de la matinée. Tu avais soixante ans. À cet âge-là, les êtres humains devraient se lever et dire : *il ne reste presque rien, le plus gros c'est du souvenir, profitons de ce rien*. Mais à soixante ans, tu étais encore obligée de travailler. J'étais retourné me coucher parce que j'avais écrit jusqu'à trois heures. Je t'ai laissée comme toujours devant le porche en pierre piacentina. Absent, encore endormi, vaincu par ce sommeil que je n'avais pas dormi et qui m'appelait, je t'ai dit les mots que je te disais tous les matins, à huit heures moins cinq : *bonne journée et bon travail* (j'avais le culot de dire *bon travail*, comme si une telle chose pouvait exister pour les pauvres). Je ne me souviens pas de comment tu as fermé la portière, de comment tu es partie. À chaque fois, je me retournais pour te regarder tandis que, trotinant, tu passais le porche, une cigarette à la main, pressant toujours ton pas menu de peur d'être en retard, parce que, désireux de sommeil, je

te mettais toujours en retard. C'est toi que j'aurais dû désirer, et non pas le sommeil. À présent, je ne t'ai plus et je n'ai même plus le sommeil.

À présent, le sommeil tu me l'as enlevé pour toujours. Il est bien loin d'ici, dans le cercueil en noyer où j'ai permis qu'on te dépose, après avoir essayé inutilement de te faire ressusciter. J'ai imposé sur toi mes mains. Les médecins disaient que ton cerveau était plein de sang. Ces médecins qui savaient tout et qui voulaient m'apprendre la vie, les divers stades du coma. Moi, j'imposais mes mains sur ta tête encore parfumée, comme toujours parfumée, sur ta peau encore pleine de crème Nivea, et j'avais la prétention d'absorber le mal par les paumes de mes mains tendues. Puis je les refermais, mes paumes, avec l'illusion de l'avoir complètement absorbé ce sang, et puis je les rouvrais, je tendais mes bras et mes doigts vers la baie vitrée du service de réanimation de l'hôpital de Gorizia. Je faisais passer le sang de ton cerveau à mes paumes, de mes paumes à la vitre, de la vitre à l'air extérieur. Tout autour les infirmières, les médecins, les familles des autres mourants s'activaient. Nous étions tous bardés de vert, cette ridicule blouse jetable qu'il faut enfiler pour la scène finale. Tout comme le tablier pour les enfants, la blouse et les surchaussures pour les adultes. Cette farce glorieuse, comme seuls les enfants et les prêtres savent faire.

Tu m'avais appelé, tandis que j'allais replonger dans le sommeil, après t'avoir laissé passer le porche. Je m'étais remis au lit en essayant de lire quelques pages d'une bande dessinée quelconque. Mes yeux se fermaient, la raison cédait au sommeil et c'est alors que j'ai entendu, très clairement, une voix, ta voix, qui suppliait : *Manu, Manu...*

Je l'ai entendue très clairement, ta voix, et personne ne pourra jamais me convaincre qu'il s'agissait d'une projection, c'est la preuve formelle que j'ai de la communication entre les vivants et les morts. Entre vivants et mourants, au-delà de la parole. Que tu m'aies appelé par mon prénom, avant de disparaître pour toujours, est la seule certitude qui me reste. J'ai fait un bond sur le lit. Ce n'était pas la première fois que j'entendais qu'on m'appelait, aux portes du sommeil. J'avais peur. J'ai bu le café que tu m'avais apporté pour me tirer du lit. Tu me le servais toujours brûlant, comme tu aimais le boire. Moi, en revanche, je le buvais toujours tiède, car je tardais à ouvrir les yeux jusqu'au moment de la nécessité inévitable de s'habiller et de se laver en cinq minutes et de dévaler l'escalier au risque de se casser la figure. Je me suis remis à faire les choses du matin : répondre à quelques courriels, rédiger des lignes de code pour un site que j'étais en train de créer pour tel ou tel client, relire ce que j'avais écrit la nuit, plein de vin. Toi, tu mourais et moi, je jouissais d'une tournure de phrase, je me remplissais de gloire inutile tandis que

la veine allait éclater dans ton cerveau. Et pourtant tu m'avais appelé. Tout comme m'a appelé Daniela, la fille d'Antonia, la femme que tu assistais pendant ces trois heures matinales, en compagnie de Fiore, son mari. Elle m'a appelé, Daniela, alors que j'attendais d'aller te récupérer (entre nous il y avait ce rite, mon amour : tu faisais sonner une fois mon téléphone portable cinq minutes avant de finir de travailler, parce que tu ne savais jamais avec certitude quand tu allais terminer, il arrivait souvent que tu doives changer une sonde à la dernière minute ou simplement que tu t'arrêtes pour discuter, pour donner une énième caresse). Et moi un peu agacé parce que je devais aller chez le médecin pour toi, pour qu'il me fasse une ordonnance de Coversyl et d'Osipine, ces remèdes qui auraient dû te sauver et qui, au lieu de ça, ont laissé la veine éclater dans ta tête. J'ai décroché le combiné, pensant que c'était toi, il arrivait parfois que tu me téléphones pour me dire que tu finirais tard. *C'est Daniela, ne t'inquiète pas, je t'appelle juste pour te dire que ta mère a fait un malaise et que nous avons appelé une ambulance.*

La bouteille de vin était encore sur mon bureau. J'en ai avalé deux verres, rotant entre le premier et le second. Je savais déjà tout, mais je ne voulais pas savoir. Pendant les cent vingt secondes du trajet en voiture, sur ces sept cents mètres de macadam, j'ai pensé qu'ensuite on irait aux urgences, que je me foutrais en rogne contre toi, que Paolo arriverait, qu'on te couvrirait de baisers, et

puis qu'on continuerait comme toujours. Je suis passé sous le porche de pierre. La première ambulance est arrivée. Tu étais assise dans un fauteuil, comme sur un trône de misère, tes lunettes étaient tombées par terre. Tu gargouillais, tu toussais. Quand ils t'ont allongée sur le lit on aurait dit que tu dormais, avec ces mouvements que je connaissais, ces quintes de toux, ces raclements de gorge, ces tressaillements de ta bouche, de tes mains et de tes jambes. Les ambulanciers ne savent pas, ils me demandent si la dame souffre d'épilepsie. L'autre ambulance arrive, vu la gravité de la situation, avec le vrai médecin, le cruel, l'arrogant. Celui qui essaie de m'écarter, mais dont j'attrape le bras et que je foudroie de toute la terreur que contient mon regard. Celui qui aurait mieux fait de te laisser crever ici, dans cette fiction de sommeil, de ce sommeil que je connaissais désormais par cœur pour t'avoir regardée dormir pendant des dizaines d'années, pour l'avoir surveillé tant de fois et pour avoir eu tant de fois peur, en pensée, que ce soit le dernier. Le médecin n'a pas eu pitié du fils aux pieds de la mère. Le médecin cruel a commencé à se démener sur ton corps, à t'intuber, à faire sauter tes prothèses dentaires, à dire au fils que c'est très grave ce qu'elle a, la mère. Le médecin n'a pas eu pitié du fils. Je ne rêve pas de toi, mon amour, je rêve de ce médecin grimaçant qui te démolissait la bouche, qui me traitait comme un être humain inspirant la répugnance. J'étais ton fils à la barbe longue et aux cheveux

ébouriffés au pied de la civière. Le clochard qui suscite dégoût et invectives. C'est à lui que je rêve, quand je dors, mon amour. Et lorsque je ne dors pas, c'est ta voix que j'entends, continûment, celle que tu avais quand tu m'as appelé, alors que je me préparais à ce sommeil dont je ne dormirai jamais plus: *Manu, Manu*, tu disais, maman.

J'avais écrit jusqu'à trois heures du matin. Et puis j'avais fait semblant de dîner, de la manière que tu connaissais. Tu laissais mon repas dans des assiettes couvertes, dans des poêles sur la cuisinière. Parfois des messages, rédigés avec cette écriture identique à la mienne, avant que j'oublie comment on fait pour écrire sans clavier. « Mettre deux minutes au micro-ondes », « Sors les patates du frigo ». Messages cryptés qui me communiquaient ton amour, auquel je restais imperméable. Enfermé que j'étais dans ma chambre à lire et à écrire, à programmer des sites web, à monter des vidéos, à répéter le théâtre d'un amour jamais mis à l'affiche, m'adonnant à une forme de sexe qui finissait par se transmuier en un sommeil agité, en un réveil d'effroi à côté de la merveille d'un corps que j'avais seulement envie de fuir pour toujours, car de toute façon il n'était pas vrai, rien n'était vrai, les mots murmurés, la tendresse pratiquée dans la pénombre n'étaient pas vrais, ces amours-là n'étaient pas vraies, elles n'étaient